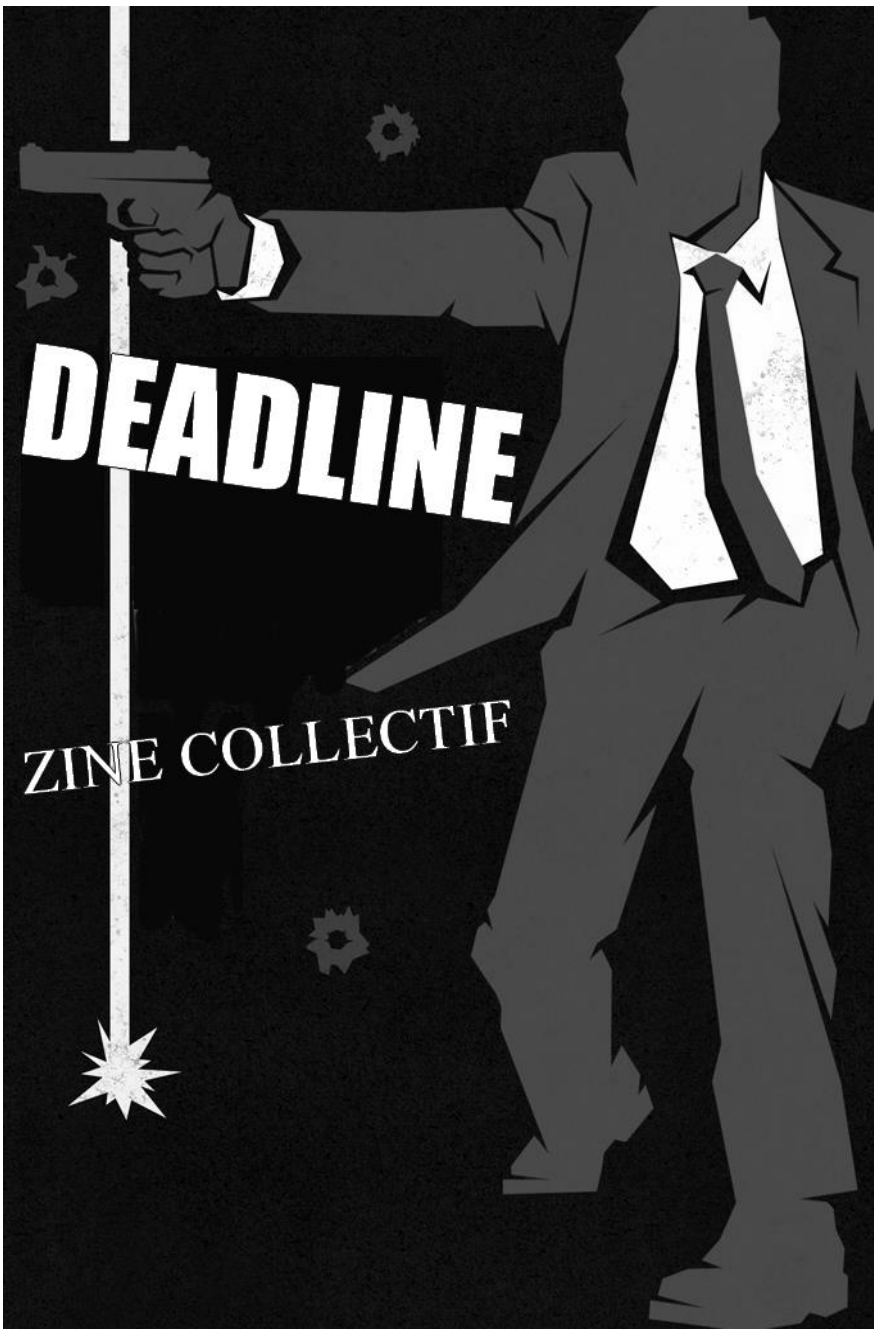




DEADLINE

ZINE COLLECTIF

DEADLINE

ZINE COLLECTIF



VOTRE MISSION SI VOUS L'ACCEPTEZ :

- Ecrire un texte sur un thème imposé : LA LOSE.
- 48h maximum pour l'écrire.

Participants : Ian Fructis, Mathias, Äke, , Maz, Garcimor, Rai.

RANDO-LSD POINTE DE LA SAUME

Alors, dans ma vie, j'ai, comme tout le monde, quelques passions. Pas des masses, juste de quoi passer le temps. J'aime bien écouter de la musique, fabriquer de la bière, conduire mon camion, randonner en haute montagne, bouffer des frites avec des saucisses vegan et du LSD, boire des coups et raconter des conneries avec mes ami-es. Rien de spécial, quoi. Mais comme je suis assez gourmand, marier des passions n'est pas pour me déplaire.

Donc, j'ai une grande faiblesse pour des randonnées en haute montagne sous LSD. Pensez donc, le meilleur de la chimie et le meilleur de la nature réunis au même moment dans la même personne, ça ne laisse pas de marbre.

Au printemps 2018, j'avais un peu de temps, du coup zou, je fais le plein de fioul dans le camion et d'acides dans la fiole, et je décide de me taper en deux semaines le maximum de sommets à plus de 3000 m d'altitude, le tout sous acide. Je pars pour ma petite expédition débile dans les Hautes Alpes, dans un massif montagneux assez petit, peu fréquenté et encore bien sauvage, qui s'appelle le Queyras, qui fourmille de + 3000 m sans escalade, et que j'ai la chance de connaître depuis que je suis gosse. Bref.

Bon, globalement, ça se passe super bien, je trouve des endroits pépères pour garer mon p'tit poids lourd, je me tape des randos magnifiques, et je suis défoncé les 3/4 du temps. Au top. Mais je suis pas là pour parler des bons moments, sinon c'est pas rigolo.

Non, je voulais vous raconter une de ces randos qui me reste encore en travers de la gorge. Comme quoi, même dans ces moments là, on peut réussir à avoir la lose.

J'avais prévu, pour la deuxième grosse rando de ces vacances printanières, un assez gros morceau : la Pointe de la Saume, un joli sommet qui culmine à 3043 m d'altitude, en partant du petit village de

Ceillac, situé lui à 1640m. Ça fait environ 1500 m de dénivelé, pour environ 6/7 heures de rando. Je sais pas si ça vous parle, mais pour moi, ça fait une bonne rando, sans être non plus insurmontable.

Je trouve un itinéraire qui m'a l'air pas mal sur un vieux topo-guide des années 80 qui traînait dans mon camion. Pas grave, me dis-je, la montagne s'est pas barrée en 30 ans, ça doit toujours être les mêmes chemins !! Bin non, en fait. Je décolle du camion vers les 8 h du mat', un café, une goutte de LSD sur la langue, je recopie vite fait les indications du topo-guide sur un bout de papier, et c'est tipar !!

Ça commence tout tranquillou à monter dans la forêt par une piste forestière, je guette un sentier que je suis censé trouver sur ma gauche. Au bout d'une heure de marche en petite montée (physique et psychique !), j'ai toujours rien croisé du tout, pas le moindre sentier. Un coup de carte, je me rends bien compte que je suis allé beaucoup trop loin sur ma piste de merde. Alors, deux solutions : revenir sur mes pas et essayer de trouver ce foutu sentier, mais c'est chiant, ou monter à vue dans un ancien couloir d'avalanche, en direction d'un col que je savais sur ma route, et retrouver ainsi l'itinéraire de montée normal. Mais c'est plus fatigant. Bon, moi, tout feu tout flamme, j'me dis zou, on va tracer au plus court, le sentier à l'air d'être juste au dessus, tranquille, chuis en forme, allez hop, on y va, c'est par où ?? Résultat, je me suis fait chier pendant une bonne heure à traverser des broussailles, sur un terrain bien rocailleux, pas mal de branches et d'arbres morts par terre, un vrai bonheur. Je suis parti depuis deux heures, j'ai fait 300 m de dénivelé, et je me suis déjà claqué les muscles des jambes. Super, ça commence pas mal. Bon, je finis par sortir de mon borbier, je retrouve l'itinéraire normal, et je continue à grimper peinard. Je franchis le fameux col que je visais, la vue est à couper le souffle, je commence à être bien raide, le sentier continue à monter gentiment à flanc de montagne, je marche allègrement en sifflotant je sais plus quelle merde, je me dis que finalement, ça s'est pas trop mal passé jusque là.

J'arrive à une ancienne bicoque bien moisie qui sert maintenant d'abri pour les berger-es. J'en profite pour me coller un peu de verveine dans la glotte, pis je fais un point sur la carte. Ah, tiens, j'me suis encore planté. J'aurais jamais du arriver à cette baraque, en fait... Bon, pas

grave, je vois ou je me suis planté, j'ai juste à revenir sur mes pas une quinzaine de minutes pour retrouver le sentier.

Malheureusement, le LSD a fait que j'ai été vachement absorbé (en fait, j'en suis presque tombé amoureux) par un ancien couloir d'avalanche, une espèce de grande zone rocailleuse, sans arbres (j'étais à environ 2100/2200 m d'altitude, il n'y a plus guère de végétation arbustive à cette altitude), où tous les rochers semblaient tenir en équilibre les uns sur les autres. Le sentier à prendre se trouvait un poil plus loin, mais que diable, me dis-je, allons faire l'amour aux rochers et délaissions les grands axes, vivons libres et émancipons-nous des chemins tout tracés, toussa toussa.

Putain mais quel connard. J'en chie comme un malade, je fais des mégas détours qui ne servent à rien, j'erre littéralement au milieu de mes rochers en essayant de me prendre pour un chamois. Et vu mon gabarit, y'a du boulot. Pour bien faire, je tombe sur des plaques de neige que je ne m'attendais pas du tout à trouver, j'y patauge allègrement parfois jusqu'au genoux, je me fous de la neige plein les pompes, je me pète la gueule, tout ça pour avoir refusé de prendre un sentier. Bon, je finis par arriver au dernier col, juste au pied de la Pointe de la Saume. Il me reste plus grand-chose, environ 200 m de dénivelé. J'en ai fait 1300, la plupart hors sentier, je suis parti depuis 6h, je commence à être bien mort physiquement, j'ai les cuisses en feu d'avoir marché n'importe où et n'importe comment, et le manque d'oxygène commence à me faire avoir le souffle court. Et je suis toujours bien défoncé. Je me dis que y'a pas moyen, je vais y arriver, à cette putain de Pointe. En plus, le paysage est vraiment magnifique, et il reste une ligne de crête à faire, bien pentu et flippant des deux côtés, et il se trouve que j'adore ça. Je prends sur moi, je marche doucement, un pas, je respire, un autre pas, je respire... C'est long, mais je vois le sommet se rapprocher petit à petit, ouah putain, j'ai hâte d'y arriver, comment ça doit être trop chouette, de là-haut !! Allez, pouf pouf, encore un effort, j'y suis presque, bordel ! Une cassure de pente, un virage à flanc, et.... merde. Au dernier moment, je vois une grande langue de neige qui bloque l'accès au sommet. Putain, c'est pas vrai, il me reste 50 m, là... J'essaye de remettre mon cerveau sur « ON », et je liste mes options :

- franchir cette plaque de neige, sachant qu'elle est bien dure, y'a du vide des deux cotés, la glissade est interdite, et j'ai pas de crampons.

- la contourner : ça veut dire qu'il faut redescendre pas mal, faire un gros détour au niveau du pied de la pointe, et escalader un brin pour se retrouver sur le sentier, de l'autre coté de la plaque

- faire demi tour, et s'asseoir sur la vue et l'adrénaline que procure le fait d'être tout seul, perché sur son pic (et dans tous les sens du terme !) sans personne qui risque de venir te faire chier en profitant des effets oniriques des acides, et la fierté d'avoir réussi une grosse rando sous LSD.

Bin comme une grosse merde, j'ai fait demi tour. Je me sentais pas du tout de me risquer sur la plaque, sans crampons, défoncé et fatigué que j'étais, et bien trop mal aux jambes pour faire un détour. Y'a quelques trucs que j'aime vraiment pas : les couteaux qui coupent pas, les gens qui mettent pas leurs clignotants dans les ronds points, les bouteilles de gaz vides le dimanche matin, et les capitulations foireuses lors de randos. Ça me colle régulièrement des poussées d'eczéma, c'est insupportable. Surtout quand c'est à 50 m du but, mais que t'as ce putain de rocher qui t'empêche d'avoir la vue à 360°... Et tout ça pour n'avoir pas réussi à suivre un sentier... Ah bordel, rien que d'y repenser, ça commence à gratter.

Bon, bref, malgré tout, je décide de m'arrêter là, je réussis à pas me suicider, et je commence la redescente en suivant le sentier normal, que j'aurai dû suivre à la montée, et qui est effectivement beaucoup plus simple que les borbiers par lesquels je suis passé à la montée.

8 bonnes heures après être parti, je reviens au camion, les pieds en bouillie, les jambes flageolantes et la langue pendante. Je pense déjà au litron de bibine et au gros joint qui m'attendent. Je farfouille dans mes poches, et paf, pas de clés. Bordel, où est ce que je les ai foutues ?? Je vide mon sac, retourne mes poches, rien. Ça aurait été trop simple que cette journée se termine aussi facilement, tiens. D'autant que y'a les clés pour démarrer le bouzin dans le trousseau. Bon, pour rentrer dans le camion, pas grave, j'ai un hayon hydraulique à l'arrière, je peux l'ouvrir de l'extérieur. On verra plus tard pour démarrer (bin oui, comme tout bon pélo absolument désorganisé, j'ai pas de doubles !). J'ouvre donc

le hayon, mais du coup, ça arrache les loquets à l'intérieur du camion qui maintiennent le hayon bien fermé. Bordel, mon chouette aménagement tout neuf qui se fait la malle... Mais au moins, j'ai accès à la bière et à la drogue, tout va bien.

Je décide de terminer gaiement cette journée bien merdique, je me claque un alboum d'Ekkaiia accompagné d'une seconde goutte d'acide. Je vous passe les détails, mais la journée s'est finalement bien terminée !!! Et j'ai retrouvé mes clefs le lendemain. Dans ma poche...

Voilà, ça fait à peu près une année que j'ai joliment foiré cette rando-lsd, et que je m'en veux encore, mais y'a pas moyen, j'y retournerai, avec ou sans acide, et je finirai par grimper sur cette foutue Pointe de la Saume. Sûr.

Mathias.

L'ANNIVERSAIRE DE LA LOSE

Aujourd'hui c'est le 1^{er} avril. Bizarrement, je ne pense pas vraiment à accrocher des poissons en papier dans le dos des collègues mais plutôt à demain, jour de mon anniversaire. Quarante ans, putain ! C'est pas rien, quand même !

Le truc chiant, c'est que ça fait bien trois ou quatre jours que ça me brasse le bide, que j'ai des douleurs régulières qui me font craindre la gastro... Pas trop grave, je pose quelques « reuteuteu » et me libère ce vendredi après-m' pour faire un saut chez le docteur, il me filera un « pansement gastrique » ou autre, bref, on verra...

Parce qu'en fait, mon programme du week-end est bien chargé : pour faire honneur à mon entrée définitive dans la vieillesse, de nombreuses festivités m'attendent ! Ça devrait commencer ce soir avec un concert punk où je retrouverais une bonne bande de bras-cassés que je serais obligé de rincer toute la soirée, anniv' oblige. On va pas beaucoup voir les groupes (ni les écouter), je vais sans doute craquer mon P.E.L. mais je sens qu'on va bien rigoler ! Samedi soir, la copine paye le resto où le fiston a prévu de me filer mon cadeau. Et moi, j'aime bien ça, les cadeaux (surtout ceux de mon fils). Et bouffer au restau aussi, j'aime bien ça ; surtout depuis que je n'y mets plus les pieds vu comment c'est reuch, ou alors seulement pour les enterrements puisque dans ces cas-là, c'est pas moi qui paye, du coup ! Et dimanche à midi, ce sera bouffe chez les parents avec mon frère jumeau et tutta la familia. Ça promet d'être cool, je vais encore bouffer comme un chancre et boire du champagne, en plus ! Deux fois dans le même week-end, c'est fête ! Cerise sur le gâteau, dimanche soir l'ASSE joue un match important à domicile. Ce qui devrait donc me permettre de ponctuer ce super week-end par un apéro torride devant les baraques à frites avec les potes, pour ensuite rentrer en retard dans le kop déjà bien pinté. Et pouvoir gueuler toute ma frustration d'une semaine de taf de merde, en toute décontraction et style. Avec un peu de chance, je verrais p'têt même un but !

Le bide me tord, c'est pénible, du coup je passe directos chez le docteur en sortant du boulot à 13h30. Il me fait rapidement passer entre deux patients et après m'avoir tripoté le ventre (ouïe!) me sort : « *Vous avez déjà eu des calculs rénaux ?* ». Je lui réponds qu'autant que je sache, non, mais que mon père, mon grand-père et mon frère y ont tous eu droit. « *On ne va pas prendre de risque, vous allez faire une prise de sang et passer une échographie, je vous prends le rendez-vous, ça vous prendra pas plus d'une ou deux heures* ». Bon...

Me v'là donc à l'hosto après être passé dans un laboratoire pour une prise de sang effectuée en deux temps, trois mouvements. Dans la salle d'attente de la radiologie, je prends mon mal en patience, « Road to ruin » des Ramones à fond dans le walkman. Je suis pas non plus super angoissé : pour ce que j'en sais, les calculs ça te fait chier jusqu'à ce que tu les expulses (ouïe!), mais ça prend pas non plus quinze jours pour le faire... Une fois dans la salle d'échographie, le mec me tartine le ventre de gel et commence à passer son espèce de scann dessus. Mon « *Alors, c'est une fille ou un garçon ?* » ne le fait pas sourire, dommage, mais il se met tout d'un coup à gueuler « *oulalalah !* », ce qui m'inquiète un peu, faut être honnête. « *Vous allez tout de suite aux urgences !* ». « *Pardon ?* ». Mais qu'est-ce qu'il me dit, lui ?? « *Euh, c'est à dire que... j'ai pas mal de trucs à faire, ya pas moyen que j'y aille lundi matin, plutôt ?* ». Au lieu de me répondre, il m'appuie avec deux doigts sur le bas du ventre et, de douleur, je me plie recta en deux. « *Vous avez une appendicite bien mûre, avec début de péritonite. VOUS ALLEZ TOUT DE SUITE AUX URGENCES !* ».

Ah merde, la maladie des enfants, un jour avant mes quarante ans ! On est le 1^{er} avril, il me fait une bague, ou bien ? En tous les cas, on dirait pas, vu le joyeux drille de compot'... Je sors du service et ça me prend bien vingt minutes pour trouver les urgences dans ce foutu labyrinthe qu'est l'hôpital. Enfin assis, je commence à bien stresser : tout mon week-end part à la flotte, putain ça fait bien bien chier cette histoire ! Connement, j'ai encore l'espoir que le gars se soit gouré, mais bon... Pour selon qu'il n'est encore que 16h, c'est déjà le défilé des saouards du vendredi et je profite nonchalamment du spectacle. Ya un vieux gars qui pue la mort et qui répète à qui veut l'entendre qu'il faut qu'il sorte

parce que dans dix minutes, il faut qu'il soit à « Saint-Sin » (Saint Symphorien sur coise). J'ose pas lui dire qu'en fait, il est à Sainté, là, et que « Saint-Sin », c'est à quarante bornes. Et que du coup, ya peu de chances qu'il y soit avant un bon moment. Il croit qu'il est dans le village à côté de « SaintSin », je ne sais pas pourquoi ? Il a pas vu qu'il est à l'hosto ? Surtout qu'il a la gueule en sang, il a dû méchamment se crouter par terre, l'artiste. Bref, au moins ça m'occupe. Mon tour arrive enfin et je me présente devant l'infirmière qui me demande à combien j'évalue ma douleur sur une échelle de un à dix. Je bredouille un « *bahhhh, euhhhh, trois ??* » au moment où un p'tit bourge me bouscule, le doigt levé et en couinant : « *Moi c'est au moins du huiiiittt !!!* ». Apparemment ce monsieur s'est fait mal au doigt, je vois en effet un petit bobo sur l'extrémité de celui qu'il offre à nos regards (médusés). L'infirmière souffle un grand coup, le regard las, puis hausse les épaules, et me demande si ça ne me gêne pas qu'il passe avant moi. Pas de soucis. Je le verrais partir cinq minutes plus tard avec un petit pansement sur l'index et l'air complètement dévasté.

De mon côté, je me retrouve rapidos dans un lit avec un cathéter au bras et je suis donc dans l'obligation de renoncer à tous mes projets. Ce coup-ci c'est net, clait et précis. C'est mort. Putain de bordel de merde. Y'a qu'à moi que ça arrive, c'est pas possible. Des infirmières passent de temps en temps et me demande ce qui m'arrive. Je leur explique et ça les fait généralement bien rigoler vu que : 1/ on est le premier avril (ahah!), 2/ j'ai quarante ans demain (hihi!), 3/ j'ai une appendicite, comme les mômes (uhuh!). Un docteur passe et m'indique que je serais opéré tôt le lendemain matin, vers les dix heures. Je me dis « *Cool ! Pile au moment de ma naissance de ya quarante ans !* », beuhhhhh. Il est rigolo, il me promet que j'aurais droit au champagne dans ma perfusion vu les circonstances, mais je crois que j'aurais préféré qu'il me dise que « *Non non, en fait c'est vos potes qui vous ont fait une blague de premier avril et ils se sont sacrément donnés du mal pour qu'elle soit réussie!* », bouhouhouh.

Un autre gars arrive dans la salle, et devinez ! Il est entré en urgences (comme moi) pour une péritonite (comme moi) et demain, il aura quarante ans (comme moi!). On passe une bonne demi-heure à

halluciner sur cet alignement improbable de coïncidences, puis à discutait de choses et d'autres. Comme moi, encore, il aime pas les patrons, c'est cool ; comme moi il a des origines italiennes, parfait ; mais par contre, il aime pas trop trop le foot, c'est con. Il préfère la moto. Toute la nuit, j'entendrais les infirmières et les internes s'arrêter devant notre chambre et rigoler sur notre sort. A priori, ça leur a fait la soirée, et tout le monde vient jeter un coup d'œil sur le poisson d'avril de l'hosto. Mais puuuutain.

L'opération s'est bien passée, je me réveille avec la gorge super sèche et je tourne la tête pour voir un vieux gueuler « Rggnnnnhhhhhhhhhhh !!! » en essayant de sortir de son brancard. Il fait péter le cathéter en l'air, commence à se vautrer et tout ; du coup j'appelle l'infirmière qui arrive en panique et essaye de le maîtriser. Elles s'y mettront à trois pour y parvenir. Le réveil parfait, quoi. Cet événement a sûrement joué dans le fait qu'on m'oublie un petit peu dans la salle de réveil où je resterais plus d'une heure à crever de soif sans voir âme qui vive. Retour dans la chambre, j'en chie des briques. Mon compagnon d'infortune se pointe une bonne heure plus tard et il est encore plus dans le gaz. On comate comme des merdes jusqu'au soir où, enfin, on nous amène le repas. D'habitude, je suis comme un fou sur les repas post-opératoires : invariablement, les biscottes sont alors les meilleures que j'ai jamais mangé, les compotes sont les meilleures que j'ai jamais mangé, etc etc. Ben là, c'est strictement dégueulasse. Une soupe atroce (« une soupe à l'eau », comme disait mon grand-père!) et une tisane indéfinissable. Beurk. Rideau.

Le lendemain matin, impossible de pisser. J'en chie comme jamais. Les infirmières s'inquiètent en voyant mon bide super gonflé et arrêtent pas de me speeder pour que je pisse. Elles croient que leur présence me gêne alors que sérieux, j'en ai vraiment, vraiment rien à foutre qu'elles voient ma queue ! J'y arrive pas, c'est tout, alors que j'en ai jamais autant eu envie de toute mon existence (de pisser, pas de leur montrer ma queue!). Elles commencent à me mettre des coups de pression, comme quoi elles vont être obligé de me foutre une sonde dans la bite ou chais-pas-quoi et je balise ferme... J'arrive enfin à me libérer et je remplie coup-sur-coup deux espèces de poires en plastique qu'ils ont à

cet effet dans les hostos. Au même instant, j'entends une infirmière dire « *Ah mais d'accord, la transfusion était ouverte à fond, du coup il en a eu trois fois trop cette nuit* ». Cool, heureux de l'apprendre ! Pendant que je dormais, on m'a changé la perfusion non-stop vu qu'elle était vide à chaque passage des différentes infirmières, la faute au débit carrément trop fort. Je suis en veine, je crois bien. Ce problème réglé, une infirmière nous demande de nous lever. C'est super brutal et franchement, ça l'est encore plus pour mon voisin qui, à peine debout, devient tout gris et commence à tourner de l'œil. L'infirmière gueule « *Ah non, Monsieur ! Ah non Monsieur ! Ne tombez pas, je ne pourrais pas vous retenir !* ». Forcément, elle fait un mètre soixante pour cinquante kilos, à vue de nez, alors que le gars est plus du type « un mètre quatre-vingt quinze pour plus de cent kilos », genre déménageur. Il commence à partir tête la première dans ma direction, instinctivement je tente un geste pour le retenir et manque de tomber dans les pommes aussi. L'infirmière se retrouve entre nous, sous le colosse, et heureusement qu'une de ses collègues arrive sur ces entre-faits. Après moult galère, elles réussissent à mettre le gars dans son plumard alors que je me démerde tout seul pour faire de même, avec autant d'aisance qu'une baleine échouée sur une plage. En fait, je me demande si je préférerais pas être moi aussi dans les vapes, là...

Je suis crevé crevé crevé. Mon père, ma compagne et mon fils passent me voir, mais je suis trop claqué pour en profiter. A quinze heure, toute la famille de mon voisin débarque avec un gâteau d'anniversaire ! Ohhh purée... Une famille Italienne, en plus. Tout le monde prend des chaises et s'installe en rond autour du lit de mon compagnon d'infortune, et vasy que ça jacasse et que ça cause et que ça mange du gâteau. J'en peux plus. Je voudrais dormir mais c'est stricto sensu impossible avec tout ce barouf. On me propose même du gâteau ! Je connais rapidement toutes leurs histoires de familles : qui s'est marié récemment, qui a eu un gosse, qui a changé de boulot, etc. Je pousse de gros soupirs insistants pour faire comprendre que bon, hein, merde, je voudrais bien ronquer cinq minutes ; mais même si tout le monde baisse (temporairement) d'un ton, ça repart de plus belle quelques instants plus tard... Je suis exténué, vraiment, et en tournant la tête, je m'aperçois que mon voisin,

lui, dort paisiblement, entouré de toute sa bruyante famille ! Du sommeil du juste, le sourire aux lèvres, en plus. Mais bordeeeel.

La famille s'est cassé, cool ! Le repas était (un peu) moins dégueu que le précédent, re-cool ! Mais ce qu'il y a de mieux encore, c'est que la chambre a la télé. Et qu'il y a un abonnement Canal +. ET QUE LE MATCH DU SOIR, C'EST CELUI DES VERTS ! Ah putain ! Première bonne nouvelle des trois derniers jours, je vais pouvoir voir mon équipe de cœur ! Je passe au moins une demi-heure à convaincre mon compagnon de chambrée que le match, c'est quand même bien plus sympa que le film hollywoodien pourri qu'il veut voir, j'en appelle à son honneur de stéphanois et tente de le faire culpabiliser et c'est finalement dans la poche. Chouette ! En plus, moi j'ai pas d'abonnement aux télévisions privées, donc d'habitude, les matchs des verts à la télé, je les vois sur des streamings Ouzbeks où ça lag toutes les cinq minutes. La moitié du match, tu le passes à attendre que l'image revienne. Le son, je peux m'en passer, je comprends rien à l'ouzbek. Là, ça va être « grand luxe » et en plus, l'écran est de taille correcte ! Chic chic chic ! A 20h50, je jubile en matant la présentation des équipes. Quand la caméra nous offre quelques images du kop à 20h56, je me dis fugacement que je serais bien mieux dans la tribune, à chanter bras-dessus, bras-dessous avec les copains, mais là, tout de suite, je suis tout de même pas si mal, merde ! Presque bien, putain ! Enfin un truc agréable, enfin du répit ! Encore cinq minutes et le match commence ! Allez les verts, quoi, merde !!

A 21h01, je me suis endormi.
LA LOSE !!!

Maz.

L'arbre et la petite souris

*Conférence donnée à l'Orange bleue de Plougastel-Daoulas
fin septembre 2018.*

Bon, j'ai cru comprendre que je m'adressais ici à des fans de musculation et donc je m'adapte. J'avais prévu de causer de la fin tragique d'Isadora Duncan, cette américaine installée à Nice devenue célèbre pour son exercice libre et spontané de la danse qui a inspiré ce qu'on a appelé le courant de la danse libre, celui à l'origine de la danse moderne européenne. Ne soupirez pas, j'ai bien compris que vous vous en foutiez royalement de la danse et que vous, ce que vous aimiez plus que tout, c'était pousser de la fonte et regarder saillir vos veines dans le miroir. On m'a prévenu dès que j'ai franchi le seuil de l'établissement : "la danse, c'est dans la salle d'en bas. Nous, c'est à l'étage et on n'est pas du même monde. Dans la salle des machines, on travaille en soufflant des naseaux. Sans chichi ni tutus". C'est entendu.

Ceci dit, je me permets de rajouter qu'Isadora Duncan a toujours refusé d'en porter, des tutus, même si à ma connaissance elle ne faisait pas pour autant de développé-couchés. Féministe, adepte de l'amour libre, bisexuelle et communiste, elle n'a jamais cessé de danser aux rythmes des vagues et de draguer allègrement tous ceux et toutes celles qui lui plaisaient. Je vois que certains et certaines émergent. Elle a bien vécu donc, jusqu'à la date fatidique du 14 septembre 1927. Ce soir-là, elle dîne quelque part dans Nice, ville de merde, avec son amie Marie Desty. Au sortir du repas, Benoît Falchetto, jeune et séduisant garagiste, vient la chercher sur la promenade des Anglais pour lui faire essayer une automobile de course, une Amilcar GS 1924, qu'elle projette d'acheter. Son amie est alors traversée par un funeste pressentiment et tente de la dissuader, mais Isadora, qui a des vues sur le jeune homme et sa mécanique, le rejoint rapidement, s'écriant le rire aux lèvres : "Je pars vers l'amour." Elle s'installe alors sur le siège passager de la décapotable et prend soin d'enrouler deux fois autour de son cou le long châle que lui a offert son amie, rejetant les deux pans flottant de l'étoffe derrière elle. Elle ne s'aperçoit pas que le tissu s'est pris entre le pare-boue arrière et la carrosserie du véhicule. Lorsque Falchetto démarre, le châle s'enroule autour du moyeu et tire violemment Isadora Duncan en

arrière l'étranglant sévèrement. Le conducteur ne s'en aperçoit que lorsque le corps de la jeune femme est brutalement éjecté hors de la voiture. "On la releva abîmée" écrit pudiquement *Le Petit Parisien* le 15 septembre 1927. Falchetto la découvre morte sur le coup, la colonne brisée, le doux visage bleui d'asphyxie et à moitié arraché par le bitume.

Bon, certains diront que c'est un peu la lose pour quelqu'un qui quelques années auparavant, en voyage aux États-Unis, arborait autour du cou une écharpe rouge sang en déclarant « Ceci est rouge ! Je le suis aussi ! ». Disons qu'elle n'a pas de chance avec les châles, bien qu'elle se fit connaître par une danse des voiles. Mais c'est surtout avec les voitures qu'elle a la guigne, puisque quelques années avant cette mort tragique et spectaculaire, le 19 avril 1913, elle avait déjà violemment traversé les affres du mouvement mécanique.

Ce jour là, l'automobile ramenant ses deux enfants, Patrick et Deirdre, ainsi que leur nurse, est stoppée de justesse, rue Chauveau, au coin du boulevard Bourdon, devant une voiture qui arrive de Levallois à vive allure. La voiture cale. Le chauffeur descend pour donner un tour de manivelle, mais oublie de mettre le levier de vitesse au point mort, si bien que lorsque le moteur repart, la voiture traverse le quai et finit sa course dans la Seine. Il faut attendre une bonne heure avant de sortir les trois corps glacés du véhicule tombée au plus profond du fleuve gris, les portes bloquées par le poids de l'eau. Admettez que c'est quand même pas de chance, mais bref, revenons aux gros muscles gorgés de sang puisque j'ai semble-t-il affaire à des fétichistes du tissu conjonctif. Aussi, je ne parlerai pas de culture, mais de culturisme, ce qui n'est pas très éloigné. Et je ne causerai pas d'Edmond Desbonnet, d'Eugène Sandow, ni d'Arnold Schwarzenegger mais de Milon de Crotone. Ce qui a un lien aussi.

Pour faire court, Milon est considéré comme le père de la muscu même s'il est principalement connu pour être un redoutable lutteur grec. Il naît vers 550 sur la côte Est de la Calabre, en mer ionienne, à Crotone donc, en Italie. Mais c'est une colonie grecque. Je ne vous refais pas l'histoire... Dès 12, 13 ans, doté d'un physique imposant, le jeune Milon fréquente le gymnase - qui est le lieu où l'on s'entraîne (gymnazein, s'exercer), généralement à poil, ou en short moulant selon certains, et le stade, où se déroulent compétitions (agônizomai, concourir) et combats

(agôn), souvent à poil aussi, histoire de ne pas péter son slip. La légende dit que Milon avait ingénieusement construit sa force musculaire en portant sur ses épaules un veau à sa naissance. Il poursuivait quotidiennement le même et rudimentaire exercice, pendant quatre ans, jusqu'à ce qu'il ne soulève plus un veau mais un bœuf, développant ainsi les bases de l'entraînement sportif et les principes fondamentaux de l'hypertrophie musculaire sur lesquels je n'ai pas besoin de m'appesantir devant vous. Selon Pline, il s'illustra aussi en portant "un veau de deux ans sur ses épaules, aux Jeux Olympiques, l'espace d'un stade (de) trente arpens", puis "le tua d'un coup de poing, & le mangea en un jour". Il devint ainsi un « terrible mangeur », selon l'expression employée par Alexandre Dumas. L'épisode est raconté pour rappeler que pour optimiser leur croissance musculaire les athlètes doivent observer une hygiène de vie adaptée qui passerait par une alimentation hyperprotéinée. Je vois que certains ici ont d'ailleurs ramené leur collation...

Bref, Milon bouffe grave, s'entraîne dur et se dote rapidement d'une force et d'une musculature herculéenne qui lui permettent de se forger un palmarès sportif impressionnant : vainqueur lors de nombreux concours athlétiques, dans des disciplines lourdes (pancrace et pugilat) ou légères (diverses courses de vitesse ou d'endurance) malgré sa morphologie massive, il reste surtout le champion incontesté des Jeux olympiques qu'il remporta à sept reprises, mais aussi des Jeux pythiques (six victoires), des Jeux néméens (neuf) et des Jeux isthmiques (dix) ! Tout ça pour enchaîner quelques mots improbables et vous dire aussi que c'est le roi de la compét' et que vous pouvez vous rhabiller. Ce qu'il a fini par faire, lui aussi, en se convertissant sur le tard aux théories de Pythagore, dont il épousa la fille, et en devenant un pilier de la secte, observant de manière aussi drastique que feu ses entraînements un idéal de vie mesuré loin de toute gloire, exploite ou excès de tous ordres, et notamment guerrier puisqu'il n'aura pas su s'empêcher, viril et belliqueux qu'il était (c'est la même chose) de mettre sa force phénoménale au service de sa cité en menant l'assaut contre les troupes rivales sybarites. Bref, le temps file, je passe sur les détails de sa vie.

Selon la légende, son orgueil démesuré et son besoin incorrigible de faire la démonstration de sa virilité débordante finirent par le rattraper. Aulu-Gelle, dans ses *Nuits attiques* (XV, 16) fait le récit de la mort du

crotoniate, presque aussi fort qu'un chêne : " Le fameux athlète Milon de Crotone a connu une fin de vie à la fois pitoyable et surprenante. Il était âgé, puisqu'il avait pris sa retraite; il était en voyage et, par hasard, il était seul. Au bord de la route, il aperçut un chêne, largement fendu en son milieu. Je pense qu'il a voulu, à cette occasion, tester les forces qui lui restaient. Il a glissé les doigts dans les creux de l'arbre pour tenter de l'écarteler. Et de fait il l'ouvrit en son milieu et l'écartela. Il a, alors, relâché la pression de ses mains et le chêne, déjà fendu en deux, a repris sa forme primitive et coincé dans son tronc refermé les mains de Milon, faisant de notre homme la proie des fauves". Tantôt Milon finit dévoré par des loups, tantôt par d'autres bêtes sauvages selon les textes. Une sculpture au Louvre le montre dévoré par un lion, ce qui n'a aucun sens. En tous cas, mourir bouffer par des clebs ou autre chose, les deux mains coincés dans un tronc alors qu'on est l'homme le plus fort de son époque, c'est quand même la lose, vous en conviendrez. C'est pas plus con que Thalès qui est mort de soif alors qu'il considérait l'eau comme un principe vital ou que Diogène, le philosophe qui voulait vivre comme un chien et qui fut dévoré par une meute. Mais quand même... Disons que la guigne, c'est comme le corps, ça s'entretient. Ou c'est comme le muscle : ça se nourrit. Ça demande du travail. C'est de la musculation en somme. Isadora n'a jamais cessé de danser, même aux obsèques de ses enfants. Et quand elle s'est brisée les cervicales, c'est en partant en trombe vers l'amour. C'est beau. Comme Milon qui pète son slip en voulant se frotter, seul, et à l'abri des regards, à la force de la matière. Finalement, la lose, c'est à la portée de tout le monde, avec un peu de travail et beaucoup de conviction. Allez ! transpirez bien les petites souris !!! Et n'oubliez pas de bien vous hydrater.

Ian Fructis

Ah ouais, *Musculus*, ça veut dire petite souris. Celles qui roulent sous la peau et la déforment par endroit...

Au temps pour moi !

Lorsque le glaude m'a contacté pour un zine participatif, sur un sujet unique imposé, avec un texte à pondre en 48h, je me suis dit : « ouais trop chouette , trop cool mais est-ce que je vais avoir le temps...? ». En même temps, l'idée posée comme ça, je ne pense être le seul à m'être fait cette réflexion, surtout que je ne savais pas de quel thème il s'agissait! Je lui ai donc fait part de ce doute et bingo, j'avais tapé dans le mille : sms du glaude « t'as pas le temps ? c'est ça le délire, écriture directe, fuck la relecture qui ne fait que lisser le contenu ». Ca doit être l'intuition, ce fameux 6^{ème} sens, ou alors simplement le hasard !!! Puis comme je retravaille pour quelques mois, à temps plein, et que pour le coup, ça bouffe du temps, dans un emploi du temps déjà bien chargé, je me suis dit pourquoi pas écrire cela sur le temps de travail...tant qu'à faire.

Alors évidemment, dans un premier temps, je me suis dit : « mais quoi écrire là-dessus en deux temps / trois mouvements, vu que le temps nous est compté ? ». Mais étant donné le temps de chien à l'extérieur, c'est peut-être une bonne idée pour tuer le temps, hein !

Avant d'aller plus loin, Marquons un temps d'arrêt : Ce fichu « temps » serait considéré comme la quatrième dimension dans le référentiel espace-temps, issue de la **relativité générale** (théorie de la gravitation qui a été développée par Albert **Einstein** entre 1907 et 1915). Selon cette dite théorie, l'attraction gravitationnelle que l'on observe entre les masses est provoquée par une déformation de l'espace et du temps par ces masses...intéressant, non ? Ce fameux Albert, qui au passage, était un tant soit peu, en avance sur son temps, nous a bien fait gagné du temps, n'est-ce pas ? Selon ce dernier, Il paraîtrait que le temps serait une illusion et ce depuis la nuit des temps ! Bien possible....mais passons outre.

Dans un deuxième temps, je me suis dit : « combien de fois on peut l'entendre ou le dire dans notre vie: « j'ai pas le temps » » ? Mais qu'est-ce qui nous empêche de le prendre si ce n'est nous-mêmes ou alors est-ce ce fichu monde où tout va de plus en plus vite tout le

temps? Notre monde est aujourd'hui bourré de technologies qui serait sensé nous « faciliter la vie », pour avoir plus de temps pour je ne sais quoi faire d'autre, enfin si, y'a plein d'idées (héhé) !!! Force est de constater que la vie nous pousse à devenir de gens pressés, pris, occupés, speedés, actifs, et par conséquent stressés, angoissés, mélancoliques, déprimés, fatigués, usés, drogués, emprisonnés.... ! C'est vrai que les temps sont durs et ces derniers temps, réussir à prendre du bon temps n'est pas si facile étant donné la mélancolie ambiante! *[Et c'est encore plus drôle lorsque dans un certain milieu comme le notre, où le refus du travail est prépondérant, mais qu'au final on mette tant d'honneur à valoriser l'activité, tellement d'activités qu'on n'a plus le temps pour autre chose que ce sur quoi on se conditionne. Alors que prendre son temps, plutôt que de le perdre, n'est-ce pas là une nécessité pour notre équilibre, notre bien-être, notre curiosité, la possibilité d'un autre chose et de nouvelles rencontres, etc ?]* Mais Il se pourrait qu'on ait oublié « le droit à la paresse » (Paul Lafargue, 1883), en opposition direct avec le concept du « temps, c'est de l'argent ».

Tic tac, tic tac, tic tac, le temps passe et défile à une vitesse de dingue. Comment l'amortir ? En même temps, plus on avance dans l'âge et plus cette notion de temps nous semble concrètement abstraite ou l'inverse. Le temps nous est compté et ça finit par nous coûter cher, vu que le temps presse! Une année lorsqu'on a 5 ans (1/5ème de notre vie) n'est pas du tout la même que lorsqu'on en a 45 (1/45ème de notre vie), ça passe beaucoup plus vite. Et avec le temps, tout s'en va et on finit comme les ancien-nes à radoter en disant : « de mon temps, la « scène », c'était pas comme ça...tu te rappelles on encollait les timbres pour les réutiliser, et y'avait pas internet, on se téléphonait ou s'écrivait pour échanger des disques, des zines, des k7 ou organiser des tournées....et puis moi, j 'ai vu tel groupe en concert en 1988 à Bourbriac au chihuahua rock fiesta, blablabla »....aie aie aie, quelle drôle d'histoire ! ET pourtant, n'entend-on pas souvent qu'il faut vivre avec son temps ? Finalement, peut-être qu'on a fait notre temps et qu'il n'est pas possible de le rattraper...ce temps perdu ! Mais avec un peu de recul, si on s'observe, on constatera qu'on passe le plus clair de notre temps à prendre du bon temps à écouter de la zik, à en jouer, à faire des

concerts et des teufs, des manifs, des actions, lire, rire, s'amuser, se révolter, se chamailler, regarder des films, des séries, des documentaires, etc.... ? Tant mieux pour nous, non ? c'est bien mieux que pleurer, se lamenter, se déchirer et déprimer mais vous me direz : « chaque chose en son temps ».

Et il est passait où le temps des cerises (chanson associée à la commune de Paris de 1871, dont l'auteur, Jean baptiste clément, était lui-même un communard, ayant combattu pendant la Semaine sanglante du 22 au 29 mai 1871) dans tout ça vous me direz vous ? Rien à voir, quoique...., mais bien plus intéressant que le bon vieux temps des colonies, n'est-ce pas ?

Perso, je préfère la valse à mille temps de Brel qui nous fait danser et rêver en s'appuyant sur les trois temps traditionnels d'une valse, où la chanson débute lentement sur ce tempo pour finir sur du D-beat des années 50. Bon, je commence vraiment à perdre la tête et comme il y a un temps pour tout, et qu'il faut que je rende ce texte juste à temps, je me dit qu'il est grand temps d'arrêter là.

Une dernière chose, par les temps qui courent, prenons un laps de temps pour prendre du recul sur ce qu'on vit, ce qui nous fait vibrer , ce qu'on voudrait créer, écrire et construire, ça nous ferait du bien et surtout avec de la bienveillance, du respect et de l'amour entre nous...sans vouloir faire le hippie of today!

Pour conclure, je me demande si certain-e-s vont perdre leur temps à compter le nombre de fois ou je l'ai écrit et que finalement je vous aurai fais perdre votre temps, dans un zine qui je l'espère vous fera passer du bon temps!

Sur ce, prenez soin de vous
Garci mord !

PS. : En relisant le sms du Glaude, je viens de réaliser que je l'avais lu trop vite et surtout pas jusqu'au bout, et que je découvre maintenant que le thème était en réalité la Lose et non le Temps. Pour le coup, sans faire exprès, c'est la grosse lose !!!! Pas le temps de recommencer l'exercice, et finalement je crois être vraiment dans la thématique.

LA MELANCOLIE DU MAÎTRE KANTER

« Quelle merde. Je ne pourrai jamais habiter ici putain ! »

La gueule quasi collée à la vitre de la bagnole, je me répète ces deux phrases, tel un mantra.

Les routes nationales déprimantes et leur lot de bled pourris qui me foutent les chiasses :

« Quelle merde. Je ne pourrai jamais habiter ici putain ! »

J'ignore pourquoi ça ne m'a jamais sauté à la gueule avant...Peut être que je ne voulais pas voir...Peut être que j'ai essayé de limiter la casse en édulcorant la réalité.

« Quelle merde. Je peux habiter ici putain ! »

Cette révélation ne me déstabilise pas plus que ça. Je ne suis pas de passage et je n'ai pas la gueule quasi collée à la vitre de la bagnole. J'habite ici. Dans un endroit glauque qui n'a rien à envier à toutes ses villes qui me font flipper.

Ici ou ailleurs c'est donc bien la même chose. Ça pourrait expliquer le fait que je sois encore là. J'ai quand même l'impression qu'il existe un ailleurs un peu moins pire.

Mis à part quelques escapades, la plus longue de 4 ans, j'ai toujours fini par revenir dans cette ville. Je m'y sens ni bien ni mal. Plutôt mal faut bien l'avouer. Je n'arriverai pas à la détester totalement. Chaque rue, place, bar me rappellent des souvenirs d'une adolescence éthylique et musicale. Punk et défonce avec les potes.

Une fois, je me suis assis sur un banc. Un banc que je connais bien. Des plombs que je n'ai pas posé mon cul dessus. **Flashback : Je reviens 20 ans en arrière. L'insouciance, les potes, la petite, les rigolades.** D'un coup l'envie d'aller au super U d'à côté pour choper un pack de bière. De le boire seul assis sur ce banc et laisser mes souvenirs m'emporter comme un ballon de baudruche accroché à un grillage. Je me sens con

d'avoir eu cette idée. Une autre fois peut être...c'est sur. Je me casse, flasback en mode pause, pas pour très longtemps, je le sais et ça m'emmerde. J'en ai marre...Pourquoi cette mélancolie m'enveloppe t'elle autant ? Elle m'étouffe.

Depuis combien de temps je me suis pas embarqué avec un pote dans un trip bière/banc/rue dans cette ville. C'était quand la dernière fois ? Putain ! Ça fait un bail. Le pote était déjà là lui aussi...y'a 20 ans. Punk, défonce.

Beaucoup de nos potes sont partis vivre ailleurs. Nous, on est encore là. Sentiment d'échec à peine perceptible mais qui fait son effet.

.
Je ne l'ai pas fais exprès, pas trop de tune alors j'ai acheté deux packs de 6 de cannettes en ferraille de la marque Kanterbraü. De la KANTER !! Kanter, 33 export les deux marques de bière qu'on buvait le plus souvent.
Délire revival chelou.

L'anecdote nous fait rire. Pas moyen d'en ouvrir une dans le parc. D'habitude y'a toujours des zonards mais là y'a personne et 2 flics municipaux nous matent et passent devant nous. Merde ! On décide d'aller un peu plus loin, dans un endroit tranquille et caché : la vallée qui se trouve à moins de 5 minutes à pied. Le chemin est en descente, on traverse un tunnel avec des escaliers. C'est glauque, putain, je ne me rappelais plus de cet endroit. J'ai envie de me barrer.
Double couche de noirceur.

On s'assoit sur les dernière marches et on se décapsule une kanter. On trinque et on se raconte des conneries.
J'entends des pas derrière nous. Je tourne la tête et j'aperçois 3 flics. Deux se postent devant nous tandis que le troisième reste deux marches derrière nous. Ils fouillent les alentours. Ils cherchent quoi les cons ? De la drogue ? Pas de bol, nous avons juré fidélité à Mister Houblon et rien qu'à lui. Contrôle d'identité, fouille au corps, fouilles des sacs. Kanterbrau et flics !
Ce délire revival prend une tournure de déjà vue vraiment flippante.

Les flics sont déçus. Pas de drogue. Je me dis qu'ils vont quand même nous embarquer au poste pour consommation d'alcool mais non.
« *Restez ici encore un quart d'heure et pour nous c'est clairs que vous êtes là pour participer à un trafic de drogue ! Compris !* ».
Ok, ok...encore des flics de haute volée...on se tire.

Mon ami est vénère :

« on va les boire où ces putain de bières ? ».

« On avance un peu, on va bien trouver un endroit ».

On se pose sur un banc devant le musée. Niveau discrétion c'est la cata.

Nous sommes à la vue de tout le monde. La discrétion ne nous a pas sourit la première fois, changement de tactique donc...

La bière à un gout chelou...on se marre...

Mon pote me dit : « Flics ! Kanter ! Banc ! On se croirait 20 ans en arrière ».

« Ouais ouais je sais.. »

« y'a 20 ans on jouait déjà dans des groupes punks ! »

« On a pas lâché l'affaire ! C'est quand ton prochain concert ? »

On n'a pas lâché l'affaire...LA LOOSE...ou pas.

Âke aka Le Glaude.

pas, bien sûr, d'y rajouter une p'tite louchée de mythomanie et d'exagération pour amuser le chaland. Mais j'ai préféré abandonner cette idée. Pourquoi ? Parce que mettre en valeur tel ou tel ratage reviendrait à jeter aux oubliettes tous les autres, alors qu'ils ne sont pas moins dénués d'intérêt.

Pourquoi parlerais-je de la fois où j'me suis cassé le p'tit orteil en changeant un vinyle de face et pas de cette autre où j'me suis coincé la bite dans une taupinière ? La Lose est permanente, la Lose est entière, elle n'est point divisible. Ou alors elle n'est pas. Point.

Sinon j'ai eu une autre idée. Pourquoi ne pas écrire un poème me suis-je dit à moi-même ? Un poème avec que des rime en « ouze » comme dans « Lose ». Alors j'me suis creusé la tête et j'ai noté tous les mots qui finissent en « ouze » comme flouze, binouze, bouse, andalouse, partouze, pack de douze, soixante-douze, quatorze-cent quatre-vingt douze, tondre la p'louse, mad'moiselle chante le blues... Et en m'aidant de la toponymie du pays, j'y ai adjoint la Miouze, le lac de Bourdouze, Ardes-sur-Couze et Breuil-sur-Couze. Mais bon, y'a pas là matière à coucher sur papier un truc transcendantal. Même en y ajoutant Cantalouse, barbouze et tarlouze.

Là où MANOWAR a écrit 14 albums en faisant rimer « in the night » avec « fight » et « in the sky » avec « Diiiiiiiiiiiiie !!!!! », moi je sèche avec mes trois rimes en « ouze ». Putain, c'est la Lose ! Mais j'y pense, « Lose » c'est de l'anglais, j'ai qu'à écrire in english . J'te fait rimer Lose avec booze ou avec goose qui est le pluriel de geese (les oies, comme les oies sauvages par dessus l'étang que soudain j'ai vu...)...

..heuuuu...sinon y m'reste quoi ? Shoes, choose, snooze, et Tom Cruise . Ouais bon , on va pas aller loin avec ça. Laissons tomber la poésie.

MoRT auX LOSEURS, ViVA
MANOWAR !!!

Rai Pugniant

Dimanche 10 Mars 2019 à 23H39

DICK RIVERS

L'outsider du rock'n roll



Cette sacrée radio-cassette me fait perdre 1000 disques par jour.

Dick Rivers n'aime pas beaucoup notre radio-cassette. Cela peut se comprendre.

Avouons qu'il peut être inquiétant pour un chanteur de voir qu'il suffit d'appuyer sur deux petites touches et de regarder un vumètre pour reproduire parfaitement son dernier tube qui passe à la radio.

Mais quand Dick Rivers examine de plus près le dispositif de monitoring variable qui contrôle l'enregistrement et que, pour couvrir le tout, il aperçoit le micro incorporé, qui peut même le cerner en public, il a vraiment l'impression que Sony en a contre lui.



En plus, l'écoute et l'enregistrement seront toujours et partout parfaits avec cette radio qui capte les grandes, les petites ondes et la FM, et qui fonctionne sur secteur, sur piles ou sur batterie rechargeable.

Et par-dessus le marché, le 310 L a même un grand frère, le 420 L encore plus perfectionné et plus puissant.

Alors bien sûr, Dick Rivers et ses confrères risquent d'y perdre un peu. Mais par contre, les possesseurs des radio-cassettes Sony ont beaucoup à y gagner.

SONY
1721, rue René de Saussure 92130 Cligny.

Sony radio lecteur enregistreur à cassettes.

Ces appareils sont en démonstration permanente au Salon Sony, 16, Champs Élysées.

LA LOSE